Histoire, mémoire familiale et école

par Sabine Contrepois*

En demandant à ses élèves « en quoi votre histoire familiale a-t-elle rencontré l'Histoire ? » Sabine Contrepois leur a permis un autre regard et une nouvelle dimension de parole. Elle retrace les étapes de cette aventure pédagogique.

* Sabine Contrepois est professeur de Lettres-Histoire

C. Mitchell, in *Multicultural Review*, n°3, septembre 1994

Enseignante en lycée professionnel, j'ai pu constater l'extrême diversité ethnique des élèves. Comment faire pour que cette diversité soit une richesse qui nourrisse l'école française et par voie de conséquence la société française ?

L'Histoire comme discipline scolaire est, trop souvent, perçue par les élèves comme éloignée d'eux, presque figée dans des dates qui ne représentent rien ou peu de choses. Comment faire pour que cette discipline soit vécue comme vivante et en construction ?

L'enseignant est un intellectuel qui a un rôle éducatif et social de premier plan. L'école et la famille constituent un couple déterminant dans la structuration des enfants et des adolescents. Comment faire pour que l'école comme lieu de vie et que la famille comme cellule de vie forment une entité harmonieuse et non pas antinomique ?

Ces trois questions importantes sont apparues, un jour, de l'année scolaire 1993-94, où j'évoquais devant une classe de terminale bac professionnel l'extension de la

guerre du Vietnam au Cambodge. J'ai parlé de ses conséquences et de l'entrée des Khmers Rouges dans Phnom Penh. J'ai alors aperçu des larmes dans les yeux de Meak, une élève que je ne savais pas être cambodgienne. J'ai donné la parole à Meak qui a expliqué que son père était officier de l'armée cambodgienne, qu'il avait été fusillé par les Khmers Rouges dès leur entrée dans la capitale, que sa mère et elle avaient été déportées avant de pouvoir s'échapper et de rejoindre un camp de réfugiés en Thaïlande. Meak et sa mère avaient obtenu le statut de réfugiées politiques en France. Après cette émouvante révélation, il se fit un grand silence dans la classe, brisé par l'intervention d'une élève d'origine algérienne : « tout cela est personnel et ne nous regarde pas ! » Alors, une vraie discussion s'est engagée, s'appuyant sur le sentiment de soulagement de Meak d'avoir livré une partie de son histoire. D'autres élèves étaient véritablement fascinés par cette histoire personnelle tragique inscrite dans la grande Histoire. Seule l'élève d'origine algérienne était réticente. J'ai découvert, par la suite, un cadavre dans le placard : la « Guerre sans nom », la guerre d'Algérie.

Dans le même temps, dans une autre classe, deux élèves ont renforcé l'émergence d'un projet qui était encore en gestation. La langue de Sadi, de nationalité algérienne, a fourché : il m'a tutoyée et a rougi de confusion. Je lui ai dit qu'il n'y avait rien de grave et il m'a raconté qu'à son arrivée en France, à l'âge de dix ans, il avait eu à copier cent fois : « je ne dois pas tutoyer mon professeur ». Dans la même classe, j'interrogeais Nicolas, breton d'origine : il ne connaissait rien de la Bretagne, même pas le nom d'une ville. Tout cela était décidément très troublant. Après mûres réflexions, je lançais, l'année suivante, un projet pédagogique destiné à mes classes de BEP et Bac pro. Il s'agissait de construire un livre de mémoires individuelles s'appuyant sur cette question : « en quoi votre histoire familiale a-t-elle rencontré l'Histoire ? » J'avais conscience de l'intérêt possible de cette question mais je ne savais pas qu'elle déboucherait sur une aventure étonnante qui nous conduirait à New York...

Tous mes élèves ont été sollicités : ils devaient rédiger, de manière spontanée, un texte répondant à cette question. Puis, ils devaient interroger leur famille pour corriger, vérifier ou compléter leur texte. Ensuite, ils devaient trouver un document en rapport avec leur histoire.

Pour certains élèves, les repères étaient clairement établis. Par exemple, Sevana savait, avec précision, ce qu'elle avait à raconter. Très jeune, elle avait été informée par sa famille de l'épouvantable génocide que le peuple arménien, dont elle était issue, avait subi en 1915. Elle a produit un des textes les plus émouvants. Par la suite, lors d'une émission de télévision à laquelle nous avons participé (« La Grande Famille » de Canal +), elle est devenue une sorte d'égérie de la cause arménienne.

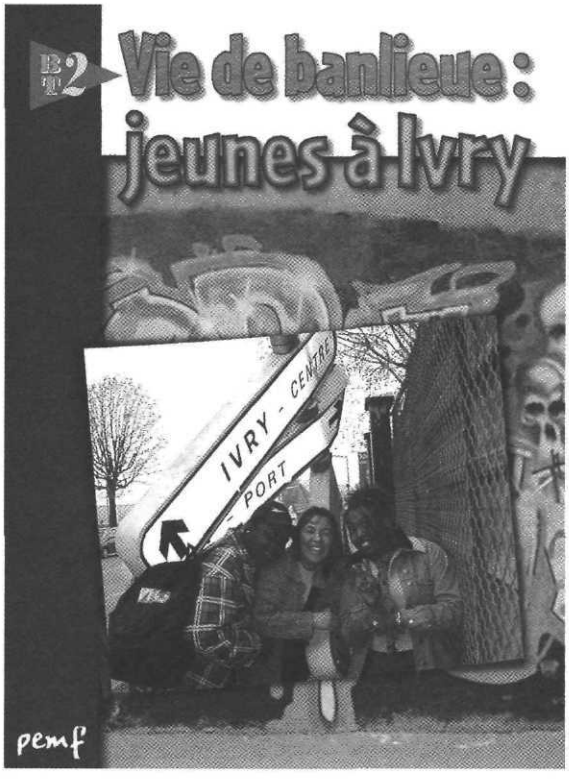
La plupart des élèves ont dû préciser des événements qui étaient très vagues dans leur esprit. C'était le cas d'Éric dont l'arrière-grand-père avait été résistant. En fait, celui-ci était membre du réseau de Michel Hollart, l'homme qui devait sauver Londres en donnant des renseignements précis sur l'emplacement des V1 qui menaçaient la capitale anglaise. Éric a retrouvé, au fond de l'armoire de sa grand-mère, un certifi-

cat de remerciement des Nations Unies signé… Montgomery, destiné à son arrière-grand-père.

D'autres élèves n'avaient rien à dire… Slawek, polonais, élève en seconde professionnelle, était arrivé en France quelques années auparavant. Par boutade, je lui ai lancé : « tu es un cousin de Walesa et tu n'as rien à dire ! ». Sa réaction m'a sidérée : « Ben quoi… Walesa, je le connais… Ma grand-mère a créé Solidarnosc avec lui… » me laissant incrédule. Mon étonnement a été total quand Slawek a ramené des photos de sa grand-mère en compagnie de Walesa et aussi quand il a rédigé son texte sur les circonstances de son arrivée en France.

Tous les textes rédigés étaient émouvants et à l'image de l'histoire bouleversée du XX^{e} siècle : la Première Guerre mondiale racontée du point de vue portugais, le génocide arménien, la guerre d'Espagne, la Seconde Guerre mondiale, la colonisation de l'Afrique noire, la décolonisation et ses guerres, la guerre en Yougoslavie, l'immigration, la vie en milieu rural au début du siècle… L'apport nécessaire d'un document pour authentifier l'histoire familiale a renforcé le caractère poignant de toutes ces expériences mises bout à bout et organisées en abécédaire en fonction d'un mot clé pour éviter un regroupement qui aurait des relents de « communautarisme », en réelle contradiction avec la philosophie du projet.

Parmi toutes ces expériences individuelles, j'ai été frappée par l'amnésie des élèves d'origine algérienne concernant la guerre d'Algérie : un élève, en interrogeant son père, a découvert que son grand-père, qualifié par lui de « terroriste » au



in : *Le Racisme, de la traite des Noirs à nos jours*, Autrement Jeunesse

service du FLN, avait été décapité par l'armée française. Il n'en savait rien et a découvert, en même temps, que sa famille possédait une médaille des martyrs attribuée par le gouvernement algérien. Lors d'une émission de France-Culture, à laquelle nous avons participé, par la suite, le père a expliqué qu'il n'avait jamais parlé de cela avec son fils pour le préserver et que finalement, c'était mieux de l'avoir dit. Dans une autre classe, deux amies intimes ont découvert qu'elles avaient un point commun insoupçonné : l'Algérie. Pour l'une, c'était le versant pied-noir, pour l'autre le versant musulman. Leur amitié a été renforcée.

En épigraphe, nous avons décidé d'inscrire cette citation de Gargani dans *Regard et Destin* : « nous provenons d'une enfance qui a tiré son origine de cette immense mythologie que pitié, impuissance et culpabilité de nos parents ont érigée pour nous : afin de nous rendre possible le monde. Ce qui, bien entendu, n'a jamais réussi à effacer l'autre monde, le monde cruel et silencieux qui n'était pas fait pour nous, et dont notre seule connaissance tient dans son reflet inexorable au travers de la fable qu'on n'a jamais cessé de raconter sur lui, (...) non pour nous mentir, mais pour nous épargner ».

J'ai pu vivre, grâce à ce projet, une expérience unique en liaison avec les familles. La rituelle réunion parents-professeurs s'est transformée en un espace de communication inouïe. Après les traditionnels « peut mieux faire » ou « votre enfant est sérieux »..., le projet a été évoqué par les familles. J'ai expliqué son sens. Les textes qui étaient en cours d'élaboration se sont étoffés par ce contact direct. Par exemple, la mère de Patrice m'a parlé, en présence de son fils, du bombardement d'Issoudun, pendant l'exode, au cours duquel une grande partie de sa famille avait péri. Patrice avait déjà évoqué ce drame dans son texte. Mais ce qu'il ne connaissait pas, et ce qu'il apprit ce soir-là, c'est le parcours terrible de sa mère, devenue pupille de la nation, dans des orphelinats tenus par des sœurs. Ce qu'il apprit également, c'est que son grand-père paternel était, lui aussi, pupille de la nation à cause d'une autre guerre, celle de 1914-1918... Histoires tragiques qui se répètent.

En 1995, Éliane Contini, journaliste à France-Culture, a enregistré une émission d'une heure, sur le projet, au lycée. Des parents et leurs enfants ont témoigné : le père de Mohana a expliqué qu'il ne supportait pas de regarder un western à cause des balles qui sifflent et qui lui rappelaient la guerre d'Algérie. Éliane Contini m'a interviewée sur les raisons personnelles qui m'avaient incitée à faire ce travail. À mon tour, j'ai parlé de mon grand-père, métayer en Algérie, illettré alors que son père était conteur...

Au-delà des textes, l'exigence d'un document accompagnant le travail des élèves a donné une dimension intéressante à l'ensemble. Kémé a découvert dans la cave de ses parents une sculpture en bois représentant une esclave les pieds entravés. Ainsi, elle a fait surgir un objet de valeur oublié mais aussi un objet qui évoquait directement une partie de l'histoire du peuple auquel elle appartenait. D'autres ont eu plus de difficultés à trouver : une élève portugaise, dont le grand-père très pauvre, avait émigré en France, en venant du Portugal à pied, a proposé ses chaussures pour symboliser son histoire.

En 1996, « L'Histoire, mon histoire. Mémoires familiales de lycéens. Lycée Frédéric Mistral de Fresnes », paraissait sous le titre *Mémoire des migrations* (Fondation pour l'Intégration Républicaine/ *Le Monde* éditions/ Alfil). Cet ouvrage, épuisé, a eu un certain écho : certaines bibliothèques municipales en ont acquis en nombre important. En ce qui concerne l'Éducation Nationale, l'écho a été plus limité malgré une couverture médiatique étonnante : télévision, radio, presse écrite. À la suite, d'un article important dans le quotidien *Libération* le 8 novembre 1994 (le livre n'était pas encore publié), le *New York Times* nous a interviewés : du côté américain, on était intéressés par ces Français qui ne rabâchaient plus, « nos ancêtres, les Gaulois... ». Un article important paraissait dans ce journal le 25 novembre 1994. L'avalanche de courrier, en provenance des USA, a été considérable, contrairement à la France. Le projet prenait ainsi une dimension étonnante : en septembre 1995, nous nous envolions pour New York avec l'idée de confronter la diversité d'un lycée tel que le nôtre avec celle de la grosse pomme. Cela valait le détour...
L'université de Berkeley, en Californie, nous a proposé d'établir un échange électronique sur le thème de la mémoire familiale de part et d'autre de l'Atlantique. En nous interrogeant sur nos racines, nous entrions ainsi de plain pied dans les nouvelles technologies. Notre lycée a été un des premiers, en 1995, à pratiquer le courrier électronique par cet échange inespéré pour des jeunes de lycée professionnel.

En 1996, ayant demandé ma mutation, pour le lycée Fernand Léger à Ivry-sur-Seine, je poursuivais mon cheminement pédagogique en proposant à mes nouveaux élèves de travailler sur l'entité urbaine dans laquelle le lycée était inscrit et sur les rapports qu'ils avaient avec elle. Il ne s'agissait plus d'identité individuelle mais de définir une identité collective dans un cadre urbain. Ce travail a été publié en 1999, sous le titre *Vie de banlieue : jeunes à Ivry* (BT2 n°23 PEMF). Puis, en 2000, je m'attelais à un autre projet qui était une sorte de synthèse du travail mené à Fresnes et à Ivry. Le projet audiovisuel « J'étais/je suis/je serai : leçon d'humanité » s'adressait à une classe de seconde professionnelle maintenance véhicule automobile. Au moyen de la vidéo, ils devaient comprendre dans quelle filiation ils s'inscrivaient et appréhender celle d'autres témoins : un conteur, un résistant, des ouvriers d'Ivry. Ce projet doit paraître, en 2002, sous la forme d'un DVD édité par le CRDP de l'académie de Créteil sous le titre *Leçons d'humanité.*

Au sens étymologique du terme, le pédagogue est celui qui « conduit les enfants » (pais, paidos = enfant ; agein = conduire). Mon ambition était de conduire mes élèves vers une meilleure connaissance d'eux-mêmes et aussi vers une meilleure connaissance des autres, leur permettant ainsi de progresser dans leurs acquis scolaires et dans le processus de socialisation.

PS : En mai 2002, est paru un ouvrage d'un de mes anciens élèves de bac pro, ayant participé au projet sur la mémoire familiale : *La France Tout un monde, portraits multicolores* de Mohand Ouahrani, Éditions Le Cherche Midi. Mohand a interviewé les plus grands joueurs de football français (dont Zidane, Thuram, Karembeu, Lizarazu...) et des jeunes banlieusards, à propos de leurs parcours familiaux et leurs origines. Cette continuité m'a particulièrement touchée.